

LE GENIE BONHOMME

Il y avoit autrefois des génies. Il y en auroit bien encore, si vous vouliez croire tous ceux qui se piquent d'être des génies ; mais il ne faut pas s'y fier.

Celui dont il sera question ici n'étoit pas d'ailleurs de la première volée des génies. C'étoit un génie d'entre-sol, un pauvre garçon de génie, qui ne siégeoit dans l'assemblée



des génies que par droit de naissance, et sauf le bon plaisir des génies titrés. Quand il s'y présenta pour la première fois, j'ai toujours envie de rire quand j'y pense, il avoit pris pour devise de son petit étendard de cérémonie : *Fais ce que dois, advienne que pourra*. Aussi l'appela-t-on le génie BONHOMME. Ce dernier sobriquet est resté depuis aux esprits simples et naïfs qui pratiquent le bien par sentiment ou par habitude, et qui n'ont pas trouvé le secret de faire une science de la vertu.

Quant au sobriquet de *génie*, on en a fait tout ce qu'on a voulu. Cela ne nous regarde pas.

A plus de deux cents lieues d'ici, et bien avant la révolution, vivoit dans un vieux château seigneurial une riche douairière dont ces messieurs de l'école des chartes n'ont jamais pu retrouver le nom.

La bonne dame avoit perdu sa bru jeune, et son fils à la guerre.

Il ne lui restoit pour la consoler dans les ennuis de sa vieillesse que son petit-fils et sa petite-fille, qui sembloient être créés pour le plaisir de les voir ; car la peinture elle-même, qui aspire toujours à faire mieux que Dieu n'a fait, n'a jamais rien fait de plus joli. Le garçon, qui avoit douze ans, s'appeloit SAPHIR, et la fille, qui en avoit dix, s'appeloit AMÉTHYSTE. On croit, mais je n'oserois l'assurer,

que ces noms leur avoient été donnés à cause de la couleur de leurs yeux, et ceci me permet de vous apprendre ou de vous rappeler deux choses en passant : la première, c'est que le saphir est une belle pierre d'un bleu transparent, et que l'améthyste en est une autre qui tire sur le violet. La seconde, c'est que les enfants de grande maison n'étoient ordinairement nommés que cinq ou six mois après leur naissance.



On chercheroit longtemps avant de rencontrer une aussi bonne femme que la grand'mère d'AMÉTHYSTE et de SAPHIR ; elle l'étoit même trop, et c'est un inconvénient dans lequel

les femmes tombent volontiers quand elles ont pris la peine d'être bonnes ; mais ce hasard n'est pas assez commun pour mériter qu'on s'en inquiète. Nous la désignerons cependant par le surnom de TROPBONNE, afin d'éviter la confusion, s'il y a lieu.



TROPBONNE aimoit tant ses petits enfants, qu'elle les élevoit comme si elle ne les avoit pas aimés. Elle leur laissoit suivre tous leurs caprices, ne leur parloit jamais d'études,

et jouoit avec eux pour aiguïser ou renouveler leur plaisir

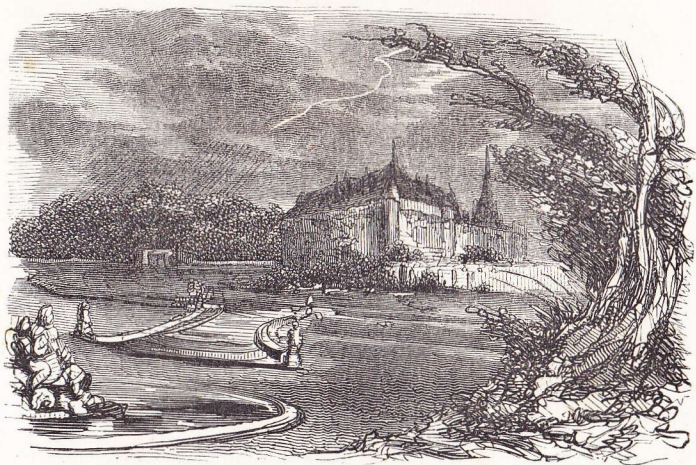


quand ils s'ennuyoient de jouer. Il résulloit de là qu'ils ne savoient presque rien, et que, s'ils n'avoient pas été curieux comme sont tous les enfants, ils n'auroient rien su du tout.

Cependant TROPBONNE étoit de vieille date l'amie du génie BONHOMME, qu'elle avoit vu quelque part dans sa jeunesse. Il est probable que ce n'étoit pas à la cour. Elle s'accusoit souvent auprès de lui, dans leurs entretiens secrets, de n'avoir pas eu la force de pourvoir à l'instruction de ces deux charmantes petites créatures auxquelles elle pouvoit manquer d'un jour à l'autre. Le génie lui avoit promis d'y

penser quand ses affaires le permettroient, mais il s'occupoit alors de remédier aux mauvais effets de l'éducation des pédants et des charlatans, qui commençoient à être à la mode. Il avoit bien de la besogne.

Un soir d'été, cependant, TROPBONNE s'étoit couchée de bonne heure, selon sa coutume : le repos des honnêtes gens est si doux ! AMÉTHYSTE et SAPHIR s'entretenoient dans le grand salon de quelques-uns de ces riens qui remplissent la fade oisiveté des châteaux, et ils auroient bâillé plus d'une fois en se regardant, si la nature n'avoit pris soin de les distraire par un de ses phénomènes les plus effrayants, et pourtant les plus communs. L'orage grondoit au dehors.



De minute en minute les éclairs enflammoient le vaste espace, ou se croisoient en zigzags de feu sur les vitres ébranlées. Les arbres de l'avenue crioient et se fendoient en éclats ; la foudre rouloît dans les nues comme un char d'airain ; il n'y avoit pas jusqu'à la cloche de la chapelle qui ne vibrât de terreur, et qui ne mêlât sa plainte longue et sonore au fracas des éléments. Cela étoit sublime et terrible.

Tout à coup les domestiques vinrent annoncer qu'on avoit recueilli à la porte un petit vieillard percé par la pluie, transi de froid, et probablement mourant de faim,



parce que la tempête devoit l'avoir écarté beaucoup de sa route. AMÉTHYSTE, qui s'étoit pressée dans son effroi contre le sein de son frère, fut la première à courir à la rencontre de l'étranger ; mais comme SAPHIR étoit le plus fort et

le plus leste, il l'auroit facilement devancée, s'il n'avoit



pas voulu lui donner le plaisir d'arriver avant lui, car ces aimables enfants étoient aussi bons qu'ils étoient beaux. Je vous laisse à penser si les membres endoloris du pauvre



homme furent réjouis par un feu pétillant et clair, si le

sucré fut ménagé dans le vin généreux qu'AMÉTHYSTE faisoit chauffer pour lui sur un petit lit de braise ardente, s'il eut enfin bon souper, bon gîte, et surtout bonne mine



d'hôte. Je ne vous dirai pas même qui étoit ce vieillard ; parce que je veux vous ménager le plaisir de la surprise.

Quand le vieillard fut un peu remis de sa fatigue et de ses besoins, il devint joyeux et causeur, et les jeunes gens y prirent plaisir. Les jeunes gens de ces temps-là ne dédaignoient pas la conversation des vieilles gens, où ils pensoient avec raison qu'on peut apprendre quelque chose. Aujourd'hui la vieillesse est beaucoup moins respectée, et je n'en suis pas surpris. La jeunesse a si peu de chose à apprendre !

— « Vous m'avez si bien traité, leur dit-il, que mon

« cœur s'épanouit à l'idée de vous savoir heureux. Je suppose que dans ce château magnifique, où tout vous vient à souhait, vous devez couler de beaux jours ? »

SAPHIR baissa les yeux.

— Heureux, sans doute, répondit AMÉTHYSTE ! Notre grand'mère a tant de bontés pour nous et nous l'aimons tant ! Rien ne nous manque, à la vérité, mais nous nous ennuyons souvent.

— « Vous vous ennuyez ! s'écria le vieillard avec les marques du plus vif étonnement. Qui a jamais entendu dire qu'on s'ennuyât à votre âge, avec de la fortune et de l'esprit ? L'ennui est la maladie des gens inutiles, des paresseux et des sots. Quiconque s'ennuie est un être à charge à la société comme à lui-même, qui ne mérite que le mépris. Mais ce n'est pas tout d'être doué par la Providence d'un excellent naturel comme le vôtre, si on ne le cultive par le travail. Vous ne travaillez donc pas ? »

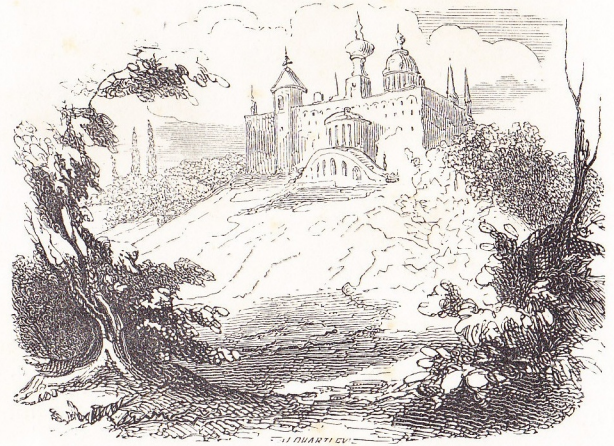
— Travailler ? répliqua SAPHIR un peu piqué. Nous sommes riches, et ce château le fait assez voir.

— « Prenez garde, reprit le vieillard en laissant échapper à regret un sourire amer. La foudre qui se tait à peine auroit pu le consumer en passant. »

— Ma grand'mère a plus d'or qu'il n'en faut pour suffire au luxe de sa maison.

— « Les voleurs pourroient le prendre. »

— Si vous venez du côté que vous nous avez dit, continua SAPHIR d'un ton assuré, vous avez dû traverser une plaine de dix lieues d'étendue, toute chargée de vergers et de moissons. La montagne qui la domine du côté de l'occident est couronnée d'un palais immense qui fut celui de



mes ancêtres, et où ils avoient amassé à grands frais toutes les richesses de dix générations !

— « Hélas ! dit l'inconnu, pourquoi me forcez-vous à payer une si douce hospitalité par une mauvaise nouvelle ? Le temps, qui n'épargne rien, n'a pas épargné la plus solide de vos espérances. J'ai côtoyé longtemps la plaine

« dont vous parlez. Elle a été remplacée par un lac. J'ai
 « voulu visiter le palais de vos aïeux. Je n'en ai trouvé que
 « les ruines, qui servent tout au plus d'asile aujourd'hui à
 « quelques oiseaux nocturnes et à quelques bêtes de proie.



« Les loutres se disputent la moitié de votre héritage, et
 « l'autre appartient aux hiboux. C'est si peu, mes amis,
 « que l'opulence des hommes ! »

Les enfants se regardèrent.

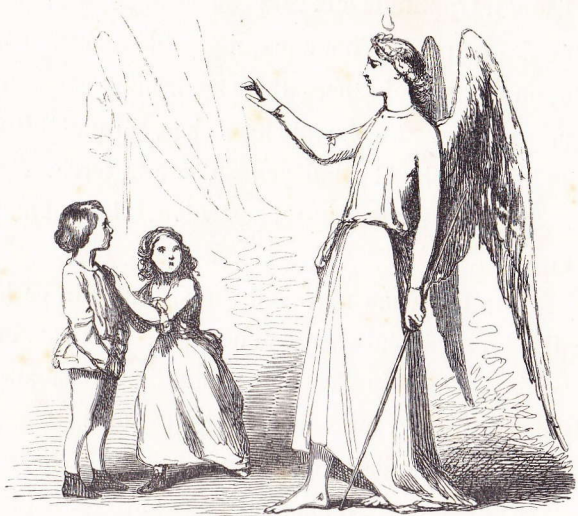
— « Il n'y a qu'un bien, poursuivit le vieillard comme
 « s'il ne les avoit pas remarqués, qui mette la vie à l'abri
 « de ces dures vicissitudes, et on ne se le procure que par
 « l'étude et le travail. Oh ! contre celui-là, c'est en vain que
 « les eaux se débordent, et que la terre se soulève, et que

« le ciel épuise ses fléaux. Pour qui possède celui-là, il n'y
 « a point de revers qui puisse démonter son courage, tant
 « qu'il lui reste une faculté dans l'âme ou un métier dans
 « la main. L'aimable science des arts est la plus belle dot
 « des fiancés. L'aptitude aux soins domestiques est la cou-
 « ronne des femmes. L'homme qui possède une industrie
 « utile, ou des connoissances d'une application commune,
 « est plus réellement riche que les riches, ou plutôt il n'y
 « a que lui de riche et d'indépendant sur la terre. Toute
 « autre fortune est trompeuse et passagère. Elle vaut moins
 « et dure peu. »

AMÉTHYSTE et SAPHIR n'avoient jamais entendu ce lan-
 gage. Ils se regardèrent encore et ne répondirent pas. Pen-
 dant qu'ils gardoient le silence, le vieillard se transfiguroit.
 Ses traits décrépits reprenoient les grâces du bel âge, et
 ses membres cassés, l'attitude saine et robuste de la force.
 Ce pauvre homme étoit un génie bienfaisant avec lequel je
 vous ai déjà fait faire connoissance. Nos jeunes gens ne
 s'en étoient guère doutés, ni vous non plus.

— « Je ne vous quitterai pas, ajouta-t-il en souriant,
 « sans vous laisser un foible gage de ma reconnaissance,
 « pour les soins dont vous m'avez comblé. Puisque l'ennui
 « seul a jusqu'ici troublé le bonheur que la nature vous
 « dispensoit d'une manière si libérale, recevez de moi ces

« deux anneaux, qui sont de puissants talismans. En poussant le ressort qui en ouvre le chaton, vous trouverez toujours dans l'enseignement qui y est caché un remède infailible contre cette triste maladie du cœur et de l'es-

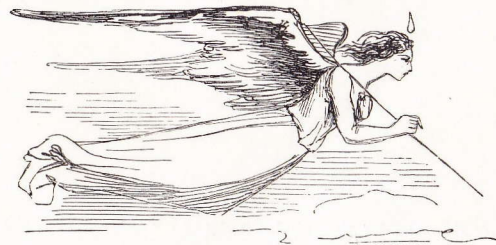


« prit. Si cependant l'art divin qui les a fabriqués trompoit une fois mes espérances, nous nous reverrons dans un an, et nous aviserons alors à d'autres moyens. En attendant, les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et je n'attache à celui-ci que deux conditions faciles à remplir : la première, c'est de ne pas consulter l'oracle de l'anneau sans nécessité, c'est-à-dire avant que l'ennui vous gagne.

« La seconde, c'est d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il vous prescrira. »



En achevant ces paroles, le génie BONHOMME s'en alla, et un auteur, doué d'une imagination plus poétique vous diroit probablement qu'il disparut. C'est la manière dont les génies prenoient congé.



AMÉTHYSTE et SAPHIR ne s'ennuyèrent pas cette nuit-là, et j'imagine cependant qu'ils dormirent peu. Ils pensèrent probablement à leur fortune perdue, à leurs années d'appétit et d'intelligence plus irréparablement perdues encore. Ils regrettèrent tant d'heures passées dans de vaines dissipations, et qui auroient pu devenir profitables et fécondes s'ils avoient su les employer. Ils se levèrent tristement, se cherchèrent en craignant de se rencontrer, et s'embrasèrent à la hâte en se cachant une larme. Au bout d'un moment d'embarras, la force de l'habitude l'emporta pourtant encore une fois. Ils retournèrent à leurs amusements accoutumés, et s'amusèrent moins que de coutume.



— Je crois que tu t'ennuies ? dit AMÉTHYSTE.

— J'allois t'adresser la même question, répondit SAPHIR ; mais j'ai eu peur que l'ennui ne servît de prétexte à la curiosité.

— Je te jure, reprit AMÉTHYSTE en poussant le ressort du chaton, que je m'ennuie à la mort !

Et au même instant elle lut, artistement gravée sur la plaque intérieure, cette inscription que SAPHIR lisoit déjà de son côté :



Travaillez
pour vous rendre utiles.
Rendez-vous utiles
pour être aimés
Soyez aimés
pour être heureux

— Ce n'est pas tout, observa gravement SAPHIR. Ce que l'oracle de l'anneau nous prescrit, il faut l'exécuter ponctuellement. Essayons, si tu m'en crois. Le travail n'est peut-être pas plus ennuyeux que l'oisiveté.

— Oh ! pour cela, je l'en défie ! répliqua la petite fille. Et puis l'anneau nous réserve certainement quelque autre ressource contre l'ennui. Essayons, comme tu dis. Un mauvais jour est bientôt passé.

Sans être absolument mauvais, comme le craignoit AMÉTHYSTE, ce jour n'eut rien d'agréable. On avoit fait venir les maîtres, si souvent repoussés, et ces gens-là parlent



une langue qui paroît maussade parce qu'elle est inconnue, mais à laquelle on finit par trouver quelque charme quand on en a pris l'habitude.

Le frère et la sœur n'en étoient pas là. Vingt fois, pendant chaque leçon, le chaton s'étoit entr'ouvert au mouvement du ressort, et vingt fois l'inscription obstinée s'étoit montrée à la même place. Il n'y avoit pas un mot changé.

Ce fut toujours la même chose pendant une longue semaine ; ce fut encore la même chose pendant la semaine



qui la suivit. SAPHIR ne se sentoit pas d'impatience : « On a « bien raison de dire, murmuroit-il en griffonnant un *pen-sum*, que les génies de ce « temps-ci se répètent ! Et puis, « ajoutoit-il, on en convient « dra, c'est un étrange moyen « pour guérir les gens de l'ennui, que de les ennuyer à « outrance ! »

Au bout de quinze jours, ils s'ennuyèrent moins, parce que leur amour-propre commençoit à s'intéresser à la poursuite de leurs études. Au bout d'un mois, ils s'ennuyèrent à peine, parce qu'ils avoient déjà semé assez pour recueillir. Ils se divertissoient à lire à la récréation, et même dans le



travail, des livres fort instructifs, et cependant fort amusants, en italien, en anglois, en allemand ; ils ne prenoient point de part directe à la conversation des personnes éclairées, mais ils en faisoient leur profit, depuis que leurs études les mettoient à portée de la comprendre. Ils pensoient enfin, et cette vie de l'âme que l'oisiveté détruit, cette vie nouvelle pour eux, leur sembloit plus douce que l'autre, car ils avoient beaucoup d'esprit naturel. Leur grand'mère étoit d'ailleurs si heureuse de les voir étudier sans y être contraints, et jouissoit si délicieusement de leurs succès ! Je me rappelle fort bien que le plaisir qu'ils procurent à leurs parents est la plus pure joie des enfants.

Le ressort joua cependant bien des fois durant la première moitié de l'année ; le septième, le huitième, le neuvième mois on l'exerçoit encore de temps à autre. Le douzième, il étoit rouillé.

Ce fut alors que le génie revint au château comme il s'y étoit engagé. Les génies de cette époque étoient fort ponctuels dans leurs promesses. Pour cette nouvelle visite, il avoit déployé un peu plus de pompe, celle d'un sage qui use de sa fortune sans l'étaler en vain appareil, parce qu'il sait le moyen d'en faire un meilleur usage. Il sauta au cou de ses jeunes amis qui ne se formoient pas encore une idée bien distincte du bonheur dont ils lui étoient re-

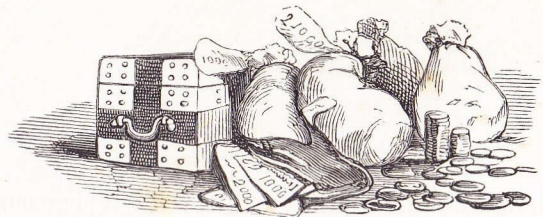
devables. Ils l'accueillirent avec tendresse, avant d'avoir



récapitulé dans leur esprit ce qu'il avoit fait pour eux. La bonne reconnoissance est comme la bienfaisance : elle ne compte pas.

— « Eh bien ! enfants, leur dit-il gaiement, vous m'en avez beaucoup voulu, car la science est aussi de l'ennui. « Je l'ai entendu dire souvent, et il y a des savants par le monde qui m'ont disposé à le croire. Aujourd'hui plus d'études, plus de science, plus de travaux sérieux ! Du plaisir, s'il y en a, des jouets, des spectacles, des fêtes !

« SAPHIR, vous m'enseignerez le pas le plus à la mode.
 « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous retenir pour la pre-
 « mière contredanse. Je me suis réservé de vous apprendre
 « que vous étiez plus riches que jamais. Ce maudit lac
 « s'est retiré, et le séjour de ces conquérants importuns
 « décuple la fertilité des terres. On a déblayé les ruines du
 « palais, et on a trouvé dans les fondations un trésor qui
 « a dix fois plus de valeur !... »



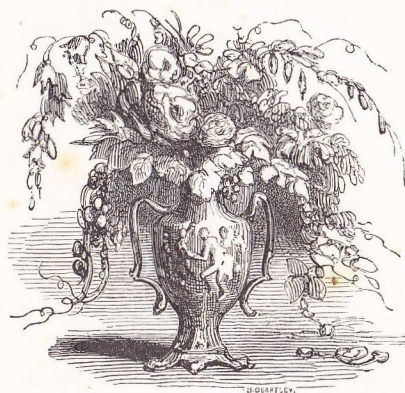
— Les voleurs pourroient le prendre, dit AMÉTHYSTE.

— Le lac regagnera peut-être le terrain qu'il a perdu !
 dit SAPHIR.

Le génie avoit perdu leurs dernières paroles, ou il en
 avoit l'air. Il étoit dans le salon.

— Ce brave homme est bien frivole pour un vieillard !
 dit SAPHIR.

— Et bien bête pour un génie, dit AMÉTHYSTE ; il croit
 peut-être que je ne finirai pas le vase de fleurs que je peins
 pour la fête de grand'maman. Mon maître dit qu'il vou-
 droit l'avoir fait, et qu'on n'a jamais approché de plus près
 du fameux monsieur Rabel.



— Je serois fâché, bonne petite sœur, reprit SAPHIR,
 d'avoir quelque avantage sur toi ce jour-là ; mais j'espère
 qu'elle aura autant de joie qu'on peut en avoir sans mourir
 en comptant mes six couronnes.

— Encore faudra-t-il travailler pour cela, repartit AMÉTHYSTE, car tes cours ne sont pas finis.

— Aussi faudra-t-il travailler pour finir ton vase de fleurs, répliqua SAPHIR, car il n'est pas fini non plus.

— Tu travailleras donc? dit AMÉTHYSTE d'une voix caressante, comme si elle avoit voulu implorer de l'indulgence pour elle-même.



— Je le crois bien, dit SAPHIR, et je ne vois aucune

raison pour ne pas travailler, tant que je ne saurai pas tout.

— Nous en avons pour longtemps, s'écria sa sœur en bondissant de plaisir.

Et en parlant ainsi, les jeunes gens arrivèrent auprès de TROPBONNE, qui étoit alors trop heureuse. SAPHIR s'avança



le premier comme le plus déterminé, pour prier sa grand'mère de leur permettre le travail, au moins pour deux ou trois années encore. Le génie, qui essayoit les entrechats



et les ronds de jambe, en attendant sa première leçon de danse, partit d'un éclat de rire presque inextinguible, auquel succédèrent pourtant quelques douces larmes.

« Travaillez, aimables en-
 » fants, leur dit-il, votre bonne
 « aïeule le permet, et vous pou-
 vez reconnoître à son émo-
 « tion le plaisir qu'elle éprouve à vous contenter. Travaillez
 « avec modération, car un travail excessif brise les meilleurs
 « esprits, comme une culture trop exigeante épuise le sol
 « le plus productif. Amusez-vous quelquefois, et même
 « souvent, car les exercices du corps sont nécessaires à
 « votre âge, et tout ce qui délasse la pensée d'un travail
 « suspendu à propos la rend plus capable de le reprendre
 « sans effort. Revenez au travail avant que le plaisir vous
 « ennue; les plaisirs poussés jusqu'à l'ennui dégoûtent du
 « plaisir. Rendez-vous utiles enfin pour vous rendre dignes
 « d'être aimés, et, comme disoit le talisman, SOYEZ AIMÉS
 « POUR ÊTRE HEUREUX. S'il existe un autre bonheur sur la
 « terre, je n'en sais pas le secret. »



TRÉSOR DES FÈVES

ET

FLEUR DES POIS

LE GÉNIE BONHOMME

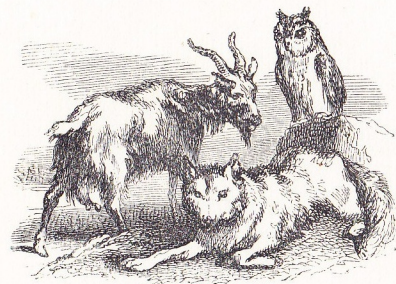
HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET

PAR

CHARLES NODIER

VIGNETTES PAR TONY JOHANNOT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

ÉDITION J. HETZEL

E. BLANCHARD, RUE RICHELIEU, 78

1853